LE FIGARO

Mercredi 19 décembre 2001

RENCONTRE *Fatmir Koçi livre un portrait désabusé*

Albanie, liberté mode d'emploi

Dominique Borde

Un pays livré à l'anarchie où les habitants se promènent l'arme à la main, où les jeunes rêvent de partir ou de faire des trafics lucratifs, et où les plus vieux sont fatalistes. C'est le portrait que Fatmir Koçi trace de l'Albanie dans *Tirana année zéro*, à la fois constat désabusé et fable tragicomique sur les aléas de la démocratie. De passage à Paris pour la sortie de son film, il parle avec passion de son pays où lui a choisi de rester dans l'espoir d'un monde meilleur. Et d'abord, il en fait un bref résumé historique : *« L'Albanie a été turque pendant cinq siècles, puis elle a connu quinze ans de monarchie et quarante-cinq ans de communisme. A partir de 1991, elle est sortie d'une isolation totale et n'a pu maîtriser sa nouvelle liberté. »*

C'est l'histoire d'un rêve, d'une déception et d'une promesse qui a du mal à s'installer dans la réalité au milieu du désordre et de la corruption. Ce que Fatmir Koçi traduit par une image : *« Sous le régime communiste, ils étaient un peu comme dans un jardin d'enfants. La meilleure façon de vivre était d'obéir. Après, ils ont affronté la liberté sur un mensonge. L'économie s'est effondrée, la mafia s'est installée... A l'intérieur de leur jardin, les enfants voulaient de l'argent. »*

Mais si on brandit le fantôme du communisme et d'une certaine nostalgie, le réalisateur se récrie : *« Non ! Malgré le désordre, c'est tout de même mieux. Nous avons gagné sur l'être humain. »* C'est ce que raconte son film à travers un couple, Niku et Klara. Lui, revenu d'Italie, préfère rester à Tirana chez ses parents en cherchant de petits boulots. Elle rêve de quitter le pays pour aller à Paris. Et autour d'eux des personnages pittoresques et paumés traversent le paysage comme des zombies piétinant un no man's land.

« J'ai voulu montrer le mélange de deux mondes, l'ancien qui avait vécu sous le totalitarisme et la nouvelle société qui se cherche avec le choc d'une culture primitive, paganiste et très tolérante. Il ne faut pas oublier que les Albanais sont à 60 % musulmans, 22 % orthodoxes et 18 % catholiques. Moi-même, mon père est musulman et ma mère orthodoxe. »

> *« Tirana, année zéro » une fable tragicomique*

Et Fatmir Koçi parle de la liberté comme d'une épidémie dont on n'a pas encore trouvé le mode d'emploi du remède. D'ailleurs, son film s'inspire directement de la réalité : *« J'ai connu cette fille qui voulait partir pour Paris. Elle avait lu des livres et croyait y trouver la terre promise. Elle est revenue au bout de quatre mois et a servi de point de départ à mon scénario. Ensuite, j'ai construit mon film autour de plusieurs histoires tout aussi authentiques. C'était une façon de montrer les Albanais d'aujourd'hui. »*

Ainsi, l'homme qui coupe un arbre pour se chauffer, cet autre qui vend un bunker ou ce sculpteur qui récupère une statue de Staline ont tous une part de vérité. *« Sous le régime de Hoxha, on avait peur de l'ennemi invisible et on avait construit 400 000 bunkers dans toute l'Albanie. Quant au sculpteur qui récupère la statue de Staline, c'est un ami qui joue son propre rôle. J'avais fait un documentaire sur lui. »*

De toutes ces anecdotes, Fatmir Koçi a fait un récit cocasse et dénonciateur, tourné pendant quarante-cinq jours sur place avec des acteurs non-professionnels. Présenté au Festival de Venise et sorti en Albanie en octobre, le film a reçu un accueil mitigé : *« Beaucoup ont été choqués de se voir caricaturer. »*

Pourtant dans ce pays qui produit trois films par an (le Centre du cinéma donne une subvention à condition d'avoir une coproduction étrangère), Koçi persévère. Il est en train de terminer un documentaire d'archives sur l'Albanie avec des commentaires écrits par Ismaël Kadaré et dits par Michael York. Il pense réaliser un film de fiction tiré d'un roman du même Kadaré qui se déroulerait pendant la Première Guerre mondiale. *« Toujours humoristique et réaliste »*, souligne Koçi, qui semble avoir calqué un style sur l'état d'esprit de son pays.